



Walker Evans Archive, The Metropolitan Museum of Art / The Paul Getty Museum

La volonté d'un artiste de saisir ses contemporains tels qu'ils sont. Ici : *Resort Photographer at Work*, 1941, Floride.

EXPOSITION

DANS LES YEUX DE WALKER EVANS

Le Centre Pompidou consacre au photographe qui a documenté et collectionné les symboles de l'Amérique sa première grande rétrospective française.



«Walker Evans», Centre Pompidou, 75004 Paris, jusqu'au 14 août.

Elle a les cheveux tirés et les lèvres serrées. Pourtant, de ses yeux qui nous fixent, émane une onde de douceur. Allie Mae Burroughs travaillait dans les champs de coton de l'Alabama durant la Grande Dépression. Ce portrait au noir et blanc délicat est l'une des images iconiques de l'exposition sur Walker Evans, au Centre Pompidou. Le photographe américain (1903-1975), qui se comparait au chiffonnier de Baudelaire, a collecté, entre les années 1930 et 1970, les signes les plus banals de l'*American way of life* : baraques de bords de route, devantures de magasins, affiches publicitaires, voire rebuts de la société de consommation. Pour la première fois en France, un musée lui consacre une rétrospective à sa mesure, en réunissant 400 documents.

Walker Evans est souvent cité comme une figure de la photographie humaniste. Mais il l'est d'une manière différente des maîtres français d'après-guerre que sont Robert Doisneau, Edouard Boubat ou Izis. «C'est en accordant toute la place à son sujet, quel qu'il soit, qu'il exprime sa vision démocratique du monde», explique l'une des commissaires, Julie Jones. Métayers ou dockers s'installent face à la chambre, dans une pose qu'ils choisissent et qu'il ne fait qu'enregistrer. «Ils parlent

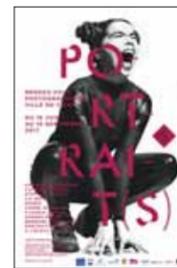
avec leurs yeux», résume-t-il. Dans les villes, il adapte son procédé : à Detroit ou à Chicago, il se poste dans la rue ou dans le métro et capture les attitudes des anonymes, discrètement et sans les orienter. Cette approche frontale, dénuée d'effets, n'est pas réservée au genre humain. Il l'adopte également pour l'architecture victorienne, les églises et les objets du quotidien.

L'ex-étudiant en littérature française, grand admirateur de Flaubert, désacralise la création : l'auteur doit s'éclipser au profit de son modèle. Cette volonté de neutralité s'enracine dans une certitude : «Pour Walker Evans, le monde est un tout, analyse Julie Jones. Le sens et la beauté sont partout.» Sur ses clichés, une maison de planteurs en ruine a des airs de temple grec, et une clé à molette brille comme un diamant. Influencé par le Français Eugène Atget qui avait documenté les petits métiers du Paris du début du XX^e siècle, Walker Evans laisse, à son tour, une évidente descendance : les tenants du pop art des années 1960. En particulier Andy Warhol, capable de dupliquer, sous forme de sérigraphie rutilante et reproductible, aussi bien la star Marilyn Monroe qu'une boîte de soupe Campbell. ■

FAUSTINE PRÉVOT

EXPOSITION

À VICHY, LE PORTRAIT SOUS TOUTES SES FACES



«Festival Portrait(s)», 03200 Vichy, jusqu'au 10 septembre.

Sur l'esplanade du lac d'Allier trônent tout l'été une soixantaine de tirages grands formats. A première vue, de splendides paysages. Mais, à regarder plus attentivement les clichés, par exemple celui de la muraille de Chine, on devine une silhouette. Celle de Liu Bolin, «l'homme invisible», artiste qui se camoufle avant de se photographier devant des sites célèbres. Une façon pour lui de dénoncer l'effacement

de l'individu dans la société mondialisée. Un peu partout dans la cité thermale, un festival présente le portrait dans tous ses états. La plupart des séries, rassemblées dans les galeries du Centre Valéry-Larbaud, mettent en lumière des hommes et des femmes qui, à l'exact opposé de Liu Bolin, affirment d'emblée leur présence. Les Canadiens de Petite-Vallée, bourgade de Gaspésie, se tiennent face à l'objectif de la Française

Claudia Imbert, ancrés tels des rocs devant des forêts émeraude ou l'océan outremer. A l'inverse, les transsexuels de la place Blanche, à Paris, saisis en noir et blanc par le Suédois Christer Strömholm dans les années 1950, parfois dénudés et les yeux cernés de khôl, ressemblent à des apparitions. On veut bien croire alors, comme les Indiens d'Amérique, que les photographes capturent un peu de l'âme de leurs modèles. **F. P.**

LIVRE

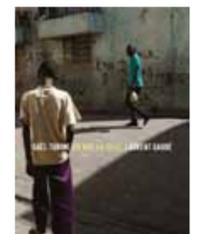
PORT-AU-PRINCE, UNE VILLE À CIEL ET À CŒUR OUVERT

Chaque jour est une vie, ici. Depuis le violent séisme du 12 janvier 2010, les habitants de Port-au-Prince, en Haïti, sont dans une situation d'urgence qui dure. Ils habitent des cahutes de parpaing et de tôle, se démènent pour trouver quelque chose à vendre sur les marchés et rapporter de quoi manger, dans cette ville où les murs ne tiennent pas debout. Dans *En bas la ville*, l'écrivain Laurent Gaudé, prix Goncourt 2004 pour *Le Soleil des Scorta*, et le photographe Gaël Turine, collaborateur de GEO, témoignent de cette «rue qui vous saute au visage», expérience à la fois bouleversante et exténuante. Une cinquantaine d'images, éclatantes de couleur, montrent

un couple qui s'étreint à même le sol, un jeune qui s'amuse à faire de la barre fixe sur un vieux poteau de guingois, une mariée qui déambule de nuit avec sa demoiselle d'honneur... Comme le remarque Laurent Gaudé dans un poème en prose : malgré le dénuement, «pourquoi pas la joie ? Le temps d'une corde à

sauter qui fait tourner le monde, d'un ballon fatigué qui court de jambes en jambes». Et pourquoi pas la beauté et l'élégance aussi ? A l'instar de cet homme qui arbore une veste écarlate, nonchalamment fermée par un seul bouton, un peu comme s'il s'apprêtait à défiler pour un grand couturier. **F. P.**

En bas la ville, de Gaël Turine et Laurent Gaudé, éd. Le Bec en l'air, 36 €.



Un habitant de Cité Soleil, un gigantesque bidonville d'Haïti, devant une maison en chantier et jamais achevée faute de moyens financiers.

Gaël Turine